



Le temps de faire une lessive pour endormir le parfum envoiçant de ma sueur tibétaine ainsi que celle du feu de bois qui a servi à brûler mes vieilles fringues. Le temps de me recalculer un kilo de gras sur ma ceinture abdominale au repos en me gavant de fromages copieusement arrosés de vin. Le temps de digérer mes 5 heures de décalage horaire, et me voilà, blasé du dernier rang, collé au radiateur, avec ma liste en main pour refaire mon sac.

J'ai le vague sentiment de vivre un songe éveillé où tout va trop vite. J'ai l'impression d'être un passager clandestin du Camino, un réfugié de mon existence, un exilé en sursis. Je ne suis plus, je deviens résident intermittent, je vagabonde inconscient mais révolté du canapé. Inconnu, je vis en transit épicurien et fonctionne comme un requin tigre. Si je m'arrête de bouger ..... je meurs ! En conséquence, à peine le temps de faire sécher mon linge et nous repartons à la découverte de ce monde pourtant si beau.

Malgré des départs répétés de Paris, tous sont uniques en leur genre. Suivant l'organisation de chacun et les opportunités nous rendons visite à nos amis (Salut à toi) ou nous dormons au plus près des pistes. Suivant l'heure de départ, nous jouons aux riches même sans le sou, à bouffer de la soupe froide sur les draps immaculés de l'Ibis du terminal I ou alors nous optons pour le Formule 1 perdu au fin d'une campagne dont seules les noms de rues font rêver. Suivant les possibilités, nous partons de Marseille voire de Barcelone, mais l'important c'est d'être toujours ailleurs !

3 heures d'attente en perpétuel mouvement, en bon squalo dans un bocal, comme pour lutter contre la première fatigue ou le stress  
+ 11 heures de vols où j'enchaîne comme un drogué les blockbusters pourris  
+ 2 heures de transit made in USA où on a le sentiment d'être admis à Guantanamo  
+ 5 heures d'un deuxième round plus près des étoiles  
+ 15 minutes de taxi vulnérable  
+ 5 heures de sommeil indispensable mais trop courtes pour gommer la mixomatose de l'écran  
+ 15 minutes de taxi hasardeux  
+ 2 heures d'attente et d'incompréhension inquisitrice  
+ 9 heures de bus bonus inclus  
+ 5 minutes de taxi discipliné  
+ 35 minutes de minibus s'enfuyant vers l'absolu  
+ 10 minutes de marche fatale

-----  
= NOUS VOILA ENFIN A DESTINATION !!

Deux fois plus grand que la France pour seulement 48 millions d'habitants, la moitié de son territoire se trouve pourtant couvert par la forêt amazonienne, tandis que l'autre moitié est plissée à près de 75%. Notre nouvelle terre d'aventure se situe sur

l'équateur et affiche un point culminant à 5775m au dessus du niveau de la mer. D'ailleurs 1200km de cotes répartis équitablement sur la mer des Caraïbes et l'océan Pacifique, bordent ces terres ancestrales. Pays surprenant, Il est maintenu sur un planisfère par le Panama au Nord-ouest, par le Vénézuéla et le Brésil à l'est, l'Equateur et le Pérou au sud

Il fut visité par les européens pour la première fois en 1499 et porte le nom d'un explorateur célèbre mais qui n'y a pourtant jamais mis les pieds ! Pays contrasté et contesté, il a vu des audacieux tel que Simon BOLIVAR et des anti-héros comme Pablo ESCOBAR.

Ce pays possède plus d'espèces de plantes et d'animaux au kilomètre carré que tout les autres pays de la planète. Après le Brésil, pourtant 7 fois plus grand, il peut se targuer de posséder la plus grande diversité de faune et de flore de la planète. Après les Pays-bas, il est le deuxième exportateur de fleurs coupées au monde. Troisième exportateur de café derrière le Brésil et le Vietnam, il reste leader sur le secteur de l'émeraude en représentant 50% du marché. Pays tristement célèbre pour sa guérilla contre les FARC et sa production de cocaïne (cependant aujourd'hui reléguée en troisième position, derrière la Bolivie et le Pérou), nous voici donc en Colombie, bien décidé à faire taire ces clichés réducteurs !

Passer aussi vite d'un continent à un autre, n'est pas fréquent. Alors en voyageant de l'Asie à l'Amérique du sud, je ne peux m'empêcher de comparer ces 2 civilisations. Diamétralement opposées en apparence, et malgré quelques kilomètres qui les séparent, ces 2 cultures ne sont pas si éloignées qu'il le paraît ! Les heures interminables de transport en commun m'offrent un terrain de jeu inépuisable. Ainsi, en calquant ces deux continents dans d'inutiles futilités, les différences se lissent et s'apparentent finalement à un remake d'un film de série B, le jeu des 7 erreurs d'un journal gratuit. L'exercice n'est pas banal, n'apporte rien au schmilblic, mais je m'en amuse en essayant rapidement de m'en déformer pour ne pas perdre de temps à ma nouvelle immersion.

Les Ganeshs et les Shivas qui colorent l'intérieur des bus poussiéreux, comme les papiers peints psychédéliques de la chambre d'enfance de l'irlandais, ont été remplacés par des Jésus et des Maries mélancoliques et résignées. Dans le même temps, les autres grigris stériles et superflus, qui pendouillent sur les rétroviseurs, ont toujours autant de mal à suivre le rythme effréné que leur imposent les déformations de l'asphalte, tant la conduite de nos croque-morts un peu en avance est particulièrement audacieuse.

Même pas le temps d'une petite free party pour remettre mes tympans des sons népalaises malades et enrhumées, vomissant à pleines décibels les derniers tubes Bollywoodiens, que nous voilà bombardés de Salsa, de Vallenato, de cumbia, de joropo, de porro, de currulao, de merecumbe, de mapalé, de gaita, .... Véritable lobotomisation à vous faire avouer n'importe quels souvenirs honteux, authentique traitement Ludovico d'une Orange Mécanique, scotchés sur nos sièges, les yeux rivés sur les méandres des lacés de montagne nous subissons le même sort qu'Alex. Est-ce mérité ? Insupportables

à mon oreille de mélomane zuccherien, oscillant entre accordeons et trompettes, les instruments n'ont de rivaux valables que les klaxons des chauffeurs ou les films d'actions américain mal doublés ! Aucun échappatoire possible puisque même mon Mp3 n'est pas assez puissant pour fuir .... alors on subit tant bien que mal, mais jamais on ne s'habitue !

J'ai troqué la démesure de pagodes pour une profusion d'églises. J'ai chiné la surabondance de stupas pour une profusion d'oratoires. J'ai abandonné mes statues de Bouddha et Ganesh pour culpabiliser devant la souffrance universelle. J'ai renoncé à la philosophie bouddhiste égayée de ses drapeaux de prières flottant naïvement au gré du vent pour une mec cuisiné à la plancha. J'ai presque apostasié, forcément à regret, aux discrets mantras tibétains gravés au bambou sur ma peau pour des pare-soleils cyclopéens tatoués en lettres grasses de "Dios, mi guía !"

D'autres adaptations ont été nécessaires, et J'ai du bien évidemment changer ma garde-robe. Impossible de partir avec mon emblématique complet noir 3 pièces et mon noeud papillon noir à poids blancs, ni ma casquette de marin démodée. Alors pour me fondre dans la foule tel Marcus BRODY, pour passer inaperçu, je revêts le costume du Gringo. Plus classique et confortable, il est constitué d'un haut léger, parcimonieusement échancré, tandis qu'en bas le tissu s'allonge au fur et à mesure que nous gagnons de l'altitude pour choisir notre café à l'export !

Les Tata Nano et autres Swift ont regagné les garages pour laisser les rues se faire envahir par le modèle colombien emblématique : la Renault 4. Contrairement au Mexique, la Coccinelle de Volkswagen n'a pas su faire face aux lignes modernes et sportives des modèles symboliques de la marque française. R6 jaune pisse, R12 orange Hergé, R9 bleu ciel après une pluie d'automne, Twingo violet ecchymose ou Clio gris pigeon, les renaults ont su conquérir les colombiens. C'est toujours amusant de croiser ces dynauros mécaniques qui ont bercé mon enfance mais on ne peut pas dire que la stimulation soit digne des vieilles américaines de Cuba.

Enfin, j'hallucine en montant dans les vaisseaux spatiaux de Dark Vador qui nous transporte à la vitesse de la poussière dans tous le système scolaire. Je ne peux m'empêcher, bouche bée, d'esquiver un sourire en coin de lèvres quand je me remémore les véhicules de Mad Max qui me permettaient de me déplacer au Népal.

Finalement, à l'heure de la mondialisation, les distances entre les pays s'effritent considérablement. Pire encore, on décélérerait presque un lissage, une forme d'uniformisation entre les cultures. On ne peut tout de même pas complètement diaboliser ce qui se passe aujourd'hui car avec un minimum d'objectivité et en trainant dans les musées, on remarque qu'en définitive, les civilisations ont quasiment suivi le même chemin de développement. Seul le temps pour évoluer diffère !

En Colombie, à mi chemin entre les restes de l'évangélisation et la proximité des Etats-Unis, les codes et le fonctionnement de cette société nous sont quelque peu familiers. De plus, la barrière de la langue étant moins pénalisante qu'en Asie, les discussions permettent une analyse et une compréhension plus affinées.

Alors, avec tous ce que Dieu peut nous mettre entre les mains et surtout sous les fesses, nous échaffaudons notre itinéraire. Tel le peintre avec son éventail de couleurs ou

le créateur de parfums et sa palette olfactive à partir de milliers d'essences naturelles, nous inventons notre voyage. Avec une boulimie inextinguible, nous saisissons la moindre opportunité et modifions sans cesse la structure de notre parcours.

Ainsi, après une vingtaine de jours entre sommets et désert, nous quittons la fraîcheur des montagnes pour l'accablante cote Caraïbe. Loin des images idylliques qui résonnent dans ce synonyme de piraterie des Lumières, nous partons sur les traces des flibustiers les plus célèbres. On se surprend même à rêver de trouver les trésors fabuleux et oubliés de Francis DRAKE, Thomas ANSTIS, Barbe Noire, Anne BONNY, Olivier LEVASSEUR dit la "Buse", ou Henry MORGAN....

Le changement est brutal. Transition sans sommation, puisque pour s'économiser quelques 18 heures de bus, nous avons opté pour un vol intérieur. A notre arrivée, nous découvrons un autre pays. Tout oppose la cote de la Colombie aérienne avec laquelle nous nous étions familiarisés. La température, le rythme et le style de vie, la végétation, la faune, le métissage, les couleurs de peau, les accents, les repères, ... Même les mélodies musicales ont changé ! On découvre ici, avec un certain plaisir, il faut bien se l'avouer, une sorte de Salsa Jamaïcaine-Reggaesienne toujours plus agréable que l'espèce de Musette Créole qu'on nous avait servi jusque là avec la soupe du jour ! Seul le niveau sonore et l'omniprésence de la musique sont identiques.

Après avoir quitté l'aéroport, j'aime de manière sarkozienne prendre un bain de foule, afin de m'immerger immédiatement dans un nouvel environnement que je ne connais pas, que je ne maîtrise pas. Une sorte de douche froide pour récupérer mes impressions à chaud. Un baptême social et culturel, dénué de toutes perversions. Et nous voilà dégoulinant de sueur, à 35 degrés en pleine nuit dans un bus éclairé d'une lumière aussi feutrée que celles des vitrines du Quartier Rouge d'Amsterdam. En pleine nouvelle version de Speed, le chauffeur, copie chocolatée de Keanu REEVES, fonce vers l'enfer à vive allure. Sans cesse freiné par d'hypothétiques passagers jalonnant notre itinéraire, tapinant pour un fauteuil défoncé, le bus séquence violemment sa course pour engloutir d'autres migrants qui n'ont déjà plus la capacité de digérer. On se demande toujours comment, mais ça finit toujours par rentrer ! ! Il fait toujours plus chaud, on suffoque comme des poissons fraîchement pêchés, ça pue la transpiration. Etrange mélange de sueurs massérées, acides et piquantes, du jour ou de la veille, mais ça n'a plus d'importance puisque nous participons à présent à l'élaboration de cet almagame exotique. Il ne manque plus à ce cocktail ragoutant que le petit parasol planté dans une tranche de fruit tropical. Malgré le peu d'espace laissé vacant, un air poussiéreux, irrespirable et une température avoisinant le four à pizza, le contrôleur évolue dans ce bus comme la boule flipper. Comble de prudence, il a bien évidemment rivé sur son crane un bonnet en alpaga alors que nous sommes en train de collaborer avec la fonte des glaciers, des bédrières sur tout le corps !

Malheureusement, mon émerveillement et ma joie furent brutalement arrêtés, comme la carrière d'Ayrton SENNA le 1er mai 1994 à Imola au grand prix de Saint-Marin en Italie. Retour sur terre comme une giffle reçu en pleine face, au moment où je pris conscience qu'on venait habilement de me tchourer mon appareil photo. 20 jours dans le pays le plus sûr d'Amérique du sud, 20 aurores et 19 crépuscules qui venait d'anesthésier notre vigilance, et me voilà victime d'un pick-pocket pour lequel finalement, j'eu

étrangement dans un premier temps beaucoup de respect. L'Artiste avait su profité de ma béatitude analgésique et de la salsa projetée à nos oreilles comme des pierres d'un nouvel itifada pour agir en toute quiétude ! Je ravalais ma bave spumescente au grand dam de quelques mouches amoureuses. Je ne pouvais qu'admirer cet acte que je n'avais pas su contrer, ayant moi même beaucoup de mal à sortir mon appareil pour flasher spontanément. Mais mon admiration et ma considération s'effritèrent finalement comme une biscotte écrasée, quand je compris que mon compact n'avait jamais quitté l'écrin que lui conférait ma poche. Il s'était simplement réfugié contre mon aine, écrasé sous le poids de mon sac. Etrange soulagement, sans véritable sincérité !

Tout va vite, trop vite, mais heureusement avec beaucoup de simplicité et sans arnaque. Ayant eu un peu de mal à réserver dans le centre historique de Cartagène, nous échouons à Boca Grande, une longue bande de mangrove asséchée. Un mimi Cancun, un futur Phuket dès que le pays s'ouvrira réellement au tourisme américain. Une nuit pour voir en désespoir de cause et nous rappliquons vers l'Antique Reine des Caraïbes.

Sous un soleil de beurre de Marakech, guidés par les reflets d'un carnaval figé, expertisant les visages et glorifiant les murs, nous vagabondons dans cette ville extraordinaire comme deux âmes damnées du royaume d'Hades. Dans des rues désertées, seul résonnent sur les pavés le cliquetis du fer des chevaux. Le balai des calèches tranche avec l'inertie des aiguilles des horloges qui semblent avoir cessé leur vol prédateur au dessus de chiffres pétrifiés. Seul l'embrasement successif des façades de l'aube au crépuscule ose encore cadencer le temps optimiste, en lui donnant une valeur dérisoire. Quel voyage ! Nous ne savons plus à quelle époque se fier. Alors je prends Babou par la main pour écouter l'histoire de cette ville. Un récit qui transpire des murs où les ombres n'osent même plus ramper. Nous sentons le sang des esclaves qui a hydraté les mortiers servant à sceller chaque pierre de cette cité. Nous maudissons les jugements infondés de l'inquisition au nom de l'amour d'un dieu. Nous pleurons les inégalités sociales malheureusement atemporelles. Nous regrettons la sagesse de ces civilisations qu'on a jamais voulu écouter. Nous plaignons ces peuples indigènes qu'on a pillés et exterminés.

Des remparts, le regard perdu dans l'écume des rouleaux fatigués et résignés qui se brisent sur la cote, nous vibrons aux sons des canons qui veillent encore. L'air semble chargé d'odeurs de poudre brûlée. On entend le choc des lames aiguisées annonçant le retour des flibustiers du monde entier, qui hante l'imaginaire de tout un chacun.

Voleurs d'émeraudes, pirates chronophages, espions imparfaits, sans laisser d'empreinte sur un bitume qui peine à coaguler, nous collectons nos trésors sur des cartes mémoires. Devant des remparts ocres et interminables, je n'ose plus immortaliser ces images insaisissables d'un rêve qui passe plus vite que l'ouverture de ma focale sur le monde. Assis sur le trottoir, un vieil homme noir aux cheveux grisonnant, chante l'histoire d'un peu qui a trop souffert.

Sans idées de conquistadors contemporains, ni d'arrière-pensées d'évangélisation, nous profitons de chaque instant, de chaque rencontre, de chaque pas. Fuyant l'activité

tentaculaire énergivore des villes, nous vivons reculés comme des parias. Nous nous isolons tels Robinson et Vendredi en dénichant de petites auberges en pleine nature. Certes, parfois un peu trop loin mais dans un cadre bucolique, quasi céleste où les fées et les anges ont pris l'apparence de nuées de colibris.

Alors, nous fermons précautionneusement derrière nous les portes des musées, sans jamais les verrouiller, pour suivre nos instincts les plus primitifs au cœur des jungles tropicales.

Dans ces forêts qui ont bercé notre imaginaire exupérien, on croise des indiens qui chérissent, vénèrent et surtout protègent la terre mère et nourricière : La Pachamama ! Ici pas de dieu, juste une réalité banale mais vitale : Respecter l'endroit où on vit et protéger cette terre qui nous nourrit. Une évidence intégrée par des peuples indigènes il y a 2000 ans et qu'on a l'impression de redécouvrir aujourd'hui autour de rencontres médiatisées au bilan carbone catastrophique. Et dire qu'on se croit plus évolué que ces peuples dits primitifs ! ? Il faudrait peut-être revoir notre copie ?

Dans les plaines, sur la côte, au cœur des montagnes, assoiffés dans les déserts, salivant dans les cultures de café, Charlie dans les plantations de cacao, tarzan dans les forêts de bananier, ... nous jouissons de la beauté de cette Terre. Alors avec la plume d'un ange humidifié d'encre de nuage, nous psalmodions une poésie guider nos pas. Nous côtoyons des oiseaux paraboliques en plastic électro-laiteux volant à contre courant. Nous suivons aveuglement des papillons de sable hyperboliques et amorphes, déstructurés oscillant tel un marin rentrant de 6 mois de mer. Emblèmes de ces deux espèces, le quetzal et le morphe véhiculent l'âme des guerriers et l'esprit des anciens. Ils attrapent nos rêves et veillent sur nos.

Perdus dans la plus grande chaîne de montagne côtière du monde (5775m), errant dans les plaines cactées arides, plongeant dans des canyons aux parois cultivées, en procession inca sur les pentes fumantes d'un volcan, chercheurs de trésors sur des plages inhospitalières, nous écumons le pays même dans ces parties les plus reculées. Dans des ambiances lichéniques exagérément burtonienne, nous devenons des archéologues olfactifs. Sollicités par des centaines d'odeurs, au parfum parfois familier, on ferme les yeux et nous jouons au œnologue pour tenter de déterminer ce qui chatouille notre odorat. Contrairement au vin glissant sur les parois d'un verre, nous déambulons aléatoirement. Notre olfaction s'affine pour devenir canine. Alors sans gêne, les odeurs viennent se bousculer à nos narines si délicates, pour stimuler nos sens et réveiller de lointains souvenirs. Un parfum de rhubarbe me rappelle les dimanches Cormellois de mon adolescence. Une odeur de fraise des bois me fait saliver et me ramène en bouche le goût de la glace maison que ma mère préparait à Sainte-Marguerite avec notre cueillette de fruits sauvages. Une fougère arborescente sur un fond de vanille et nous voilà un peu en avance dans un des cirques de la Réunion. L'humus humide et chauffé révèle une odeur de fleur de cannabis et de houblon fermenté. Un vrai lendemain de fête ! Sans véritable effort, on retrouve l'eau de cuisson de petits pois, le maracudja, la goyave, la sève d'un arbre de Noël, .... on a l'impression de jouer avec le coffret de Myriam et François.

Les autres sens ne sont pas en restes. On écoute la mélodie sacrée en tuit majeur d'oiseaux furtifs et invisibles habillés comme une boîte de Quality Street. On boit les paroles de cette eau migrant vers l'immortalité marine. On philosophe avec des nuages informels. On admire la cacophonie assourdissante des plantes qui s'étirent, nous permettant de lire et deviner l'avenir sur les nervures des feuilles. Les grenouillent jalonnent un itinéraire impossible que les singes hurleurs effacent sans concession. Sur les terres sacrées Tayronas, Muiscas, Kogis, ... que leurs descendants préservent avec acharnement aujourd'hui encore, nous devenons l'eau cherchant nous aussi l'immortalité. Seul échappatoire, des sentiers aériens. Nous effectuons donc notre pèlerinage humblement sur des coussins plutoniques suspendus entre la Pachamama et la canopée. Dans ces forêts démesurées naissent des amours impossibles et subsistent des symbioses désespérées. Nous devenons une simple brise passant accidentellement dans une ville fantôme d'orpailleurs déçus.

Sans trouver d'autres trésors que celui du moment présent, aiguisé par l'éveil total de nos sens, nous suivons l'enseignement des bodhisattvas en parcourant le Samsara. Dans une sorte d'élektro-espéranto, nous assimilons les principes ancestraux. On ne pourra jamais construire de sommets, on ne pourra pas remplir la mer, on ne saura pas cultiver les désert, on effacera jamais la pollution imbiber dans la terre, on éteindra pas le soleil, en conséquence chérissons et apprenons à considérer autrement notre espace vital. Il faudrait sérieusement arrêter de se tirer une balle dans les pieds ! !

Malgré ces 1200km de côtes, le pays n'offre guère de tourisme balnéaire. Courants violents et lames de fond aussi gourmands que la faucheuse sur les plages caraïbiennes, et falaises abruptes sur le rivage pacifique, limitent tant les baignades que l'accès du littoral colombien. Le protégeant du même coup des investisseurs sans scrupule, des promoteurs odieux et surtout du tourisme de masse américain. Mais autant dire que le moindre espace exploitable fait l'objet de toutes les convoitises ! Toujours plus au nord, mais de l'équateur, le thermomètre peine à descendre sous la barre des 30°C. Même les nuages et la nuit, nos seuls alliés, nous sont que d'un faible secours dans cette terrible épreuve de la vie. C'est pourquoi, après seulement 72 heures de lutte perdue d'avance, nous regagnons la fraîcheur des montagnes.

Sur les pentes nébuleuses aux verts nuancés, la montagne s'oxyde comme un statue de bronze antique. Les cumulus épongent un bleu indécent que le ciel crache sur les verres de nos lunettes qui peinent à nous protéger de l'agression divine. Ici l'ambiance est détendue comme la ronde d'un petit joint, et le temps se mesure à la fonte des glaçons dans un verre de Caïpirinha siroté du fond d'un hamac. De notre balcon galactique, sous une lumière insoumise et dans l'ombre en silence, nous arrosions d'offrandes transpirées la terre-mère. Devant la mer humiliée, sans révérence et effrontés, face au soleil qui s'incline, sans honte, nous le laissons sombrer dans les abîmes psycho-tropiques. Plaie hémophile sous un ciel rouge sang, perruches, aras, toucans, tangaras défient l'apesanteur pour rançonner un espace stratégique sur l'échiquier de la canopée. Dans cette routine crépusculaire, chacun tend à maintenir l'ordre universel établi en respectant les règles qu'on ne discutent pas. Dans cette

relève, ce passage de pouvoir d'Horus à Anubis, nous ne sommes que les spectateurs attentifs et émerveillés de cette anarchie travestie. De cette escroquerie spirituelle, on extrait ses sentiments sans protocole !

Malheureusement, les glaçons commencent à se diluer sérieusement dans le rhum parfumé de lime. Aussi nous effectuons une ultime tentative sur le littoral à l'atmosphère particulière. Sable noir et mouvant, mangrove véritables arche de Noé pour une avifaune extraordinaire, palmiers sous des déclinaisons irrégulières, plages désertes et sauvages, pélicans au vol respectueux, frégate aux courbes anorexiques, bungalow aux toits de paille,... le décor est idyllique, paradisiaque ! J'ai l'impression de redécouvrir, tant par l'ambiance que par le décor, les plages de Goa et ses marchés aux puces sous les cocotiers d'il y a 20 ans. On espère que le prochain pas sera celui qui vous permettra de découvrir enfin, le trésor oublié d'un pirate célèbre que le destin ou Alzheimer aura bien voulu mettre sur votre route.

Les plages sont d'une beauté rarement croisée lors de nos voyages. Certaines sont sûrement parmi les plus belle du monde ! Digne de figuré sur une carte postale des Seychelles. Ici, les blocs de granite arrondis par la combinaisons des sels marins et des alizés, sont immergés dans une mer de saphirs bleu azur et d'émeraudes cristallines. Le littoral capitule. Il est envahi, sans lutte possible, par une jungle tropicale vicieuse et inassouvisable. Des bodhisattvas madérisées protègent les lieux sacrés de peuples indigènes discrets. Des iguanes mimétisant avec les branches préservent l'harmonie astrale d'un relief agressif. Les racines des fromagers se plissent à la manière d'un drap de satin froissé le matin d'une nuit généreuse. Les chemins sont aériens et les oreilles d'éléphants nous abritent. Ainsi, bercés par le rythmes assourdissant d'une mer démontée, nous effaçons la trace des anciens qui dorment en haut des arbres.

Le temps est venu pour nous de redescendre sur terre. Lors de cette chute libre, nous transitons par Bogotá où nous concentrons en une poignée d'heure, le programme de tout un voyage. Balade, découverte architecturale, aperçu gastronomique, visite de musée, vidange pécuniaire, apéro, .... Entre street-art et représentations en tout genre, la ville est un bouillon de culture en perpétuelle effervescence. La musique est encore et partout présente. Elle coule dans dans les veines de tout un chacun. Les colombiens en sont complètement imprégnés. De vrais junky de la salsa, des drogués du sons ! On danse dans les magasins en attendant le client. Les chauffeurs de taxis vous font profiter de leurs goûts. Des concerts éclairs ont lieu pour n'importe quelle opportunité. Des murs d'enceintes barricadent les maisons. De vieux postes crachent une salsa nasillarde pour éloigner les démons..... bref la PURA VIDA !!

*Damien*